

Persée

<http://www.persee.fr>

Miracles, prodiges et merveilles au Moyen Âge, actes du XXVe Congrès de la S.H.M.E.S., Orléans, juin 1994 (Paris : Publications de la Sorbonne, 1995 ; in-8°, 330 pages, 16 pl., figures [Histoire ancienne et médiévale, 34])

Bibliothèque de l'école des chartes, Année 1996, Volume 154, Numéro 1
p. 298 - 301

[Voir l'article en ligne](#)

Avertissement

L'éditeur du site « PERSEE » – le Ministère de la jeunesse, de l'éducation nationale et de la recherche, Direction de l'enseignement supérieur, Sous-direction des bibliothèques et de la documentation – détient la propriété intellectuelle et les droits d'exploitation. A ce titre il est titulaire des droits d'auteur et du droit sui generis du producteur de bases de données sur ce site conformément à la loi n°98-536 du 1er juillet 1998 relative aux bases de données.

Les oeuvres reproduites sur le site « PERSEE » sont protégées par les dispositions générales du Code de la propriété intellectuelle.

Droits et devoirs des utilisateurs

Pour un usage strictement privé, la simple reproduction du contenu de ce site est libre.

Pour un usage scientifique ou pédagogique, à des fins de recherches, d'enseignement ou de communication excluant toute exploitation commerciale, la reproduction et la communication au public du contenu de ce site sont autorisées, sous réserve que celles-ci servent d'illustration, ne soient pas substantielles et ne soient pas expressément limitées (plans ou photographies). La mention Le Ministère de la jeunesse, de l'éducation nationale et de la recherche, Direction de l'enseignement supérieur, Sous-direction des bibliothèques et de la documentation sur chaque reproduction tirée du site est obligatoire ainsi que le nom de la revue et- lorsqu'ils sont indiqués - le nom de l'auteur et la référence du document reproduit.

Toute autre reproduction ou communication au public, intégrale ou substantielle du contenu de ce site, par quelque procédé que ce soit, de l'éditeur original de l'oeuvre, de l'auteur et de ses ayants droit.

La reproduction et l'exploitation des photographies et des plans, y compris à des fins commerciales, doivent être autorisés par l'éditeur du site, Le Ministère de la jeunesse, de l'éducation nationale et de la recherche, Direction de l'enseignement supérieur, Sous-direction des bibliothèques et de la documentation (voir <http://www.sup.adc.education.fr/bib/>). La source et les crédits devront toujours être mentionnés.

crits bolonais étaient juridiques et que l'on trouve fort peu de manuscrits à l'usage des laïcs, ce qui est loin d'être le cas de Paris. À Paris, le système semble importé par les dominicains et son origine est due à la forte demande des manuscrits de Thomas d'Aquin; il n'y survit pas à la grande peste et à la guerre de Cent ans.

Dans un autre domaine, Paul Saenger étudie le passage de la copie orale à la copie visuelle, c'est-à-dire aussi l'apparition de manuscrits où les mots sont séparés les uns des autres par des espaces blancs. À l'origine, il faut chercher du côté des Bibles, prévues pour des lecteurs moins cultivés que la moyenne; saint Jérôme prévoit pour la Vulgate un système de copie par ligne de sens. Les Bibles syriaques par ailleurs intègrent les éléments paratextuels sur le modèle hébreu. Or on sait que les manuscrits irlandais ont emprunté leurs motifs d'illustration aux manuscrits de l'Orient chrétien, et c'est en Palestine qu'apparaissent des tables spéciales pour écrire, donc pour la copie visuelle et non plus orale. La copie visuelle, et avec elle les éléments paratextuels, passe ensuite de l'Irlande en Angleterre, puis sur le continent. À un stade intermédiaire, les mots ne sont pas encore tous séparés, et P. Saenger met en lumière un type de manuscrits qu'il appelle (semi)-aéré; il relève un colophon qui explique cette disposition: « *tres digiti scribunt, duo oculi vident, una lingua loquitur, totum corpus laborat* ».

Un autre type de manuscrit a retenu l'attention de Frank M. Bischoff, celui des évangéliques. Il en étudie cent cinq, en se focalisant sur leur organisation matérielle et sur la répartition du travail qu'elle suppose. L'évolution chronologique fait apparaître non seulement une tendance à l'unification en une unité codicologique de ce qui était à l'origine un travail très nettement séparé entre scribe(s) et enlumineur(s) — même s'il pouvait y avoir identité entre les deux types d'intervenants —, mais aussi la juxtaposition de différents *libelli* correspondent aux diverses parties du texte (un livret par évangile, entre autres).

Le format des papiers a été étudié en détail par Paul Needham. L'analyse diachronique permet d'attester la constance des dimensions des différents formats, impérial, royal, médian et chancellerie. La connaissance du format du papier autorise quelques conclusions intéressantes quant au format bibliographique: ainsi, pour P. Needham, le format in-24 ressemble à une pure invention. P. Needham s'intéresse également au format utilisé par les humanistes et par les premiers imprimeurs: là, il n'y a pas de constante, si ce n'est que les grands formats sont relativement rares. Quant à l'apparition des termes « folio, quarto, octavo », l'auteur en retrace la genèse au travers des sources (inventaires après décès notamment) et conclut qu'ils ont vu le jour vers la fin du XV^e siècle.

Signalons encore l'examen par Martin Boghardt des réimpressions partielles ou impressions hybrides (« *Zwitterdruck* »), et, dans le même domaine, la contribution de James Mosley au sujet du clichage métallique des gravures sur bois, procédé ancien dont les difficultés techniques furent lentement surmontées. [Mathieu LESCUYER.]

— Que le miracle soit un fait réel ou non importe peu. L'essentiel est de le considérer comme un fait historique, sans lequel il est difficile de connaître la société

médiévale. C'est dans cette optique que le XXV^e congrès de la Société des historiens médiévistes de l'enseignement supérieur public a présenté en 1994 quelques *miracula* qui ont nourri la pensée médiévale, du V^e au XV^e siècle, tant en Orient qu'en Occident ou dans le monde islamique : *Miracles, prodiges et merveilles au Moyen Âge*, actes du XXV^e Congrès de la S.H.M.E.S., Orléans, juin 1994 (Paris : Publications de la Sorbonne, 1995 ; in-8°, 330 pages, 16 pl., figures [*Histoire ancienne et médiévale*, 34]). S'inscrivant dans la droite ligne des travaux de Marc Bloch et plus tard de Jacques Le Goff, chaque chercheur évoque ici les résultats de son enquête sur une affaire merveilleuse, à une époque et dans un lieu précis ; au total, ce sont seize contributions qui abordent des aspects très divers d'un même thème. De nombreux traits communs s'en dégagent toutefois, que l'on peut regrouper autour de trois axes principaux : le merveilleux dans les sources, son rôle social et l'esprit critique de certains. En conformité avec une tradition historiographique déjà ancienne, l'apport original de ce recueil d'études consiste sans doute dans une approche toute de prudence et dans des jugements très nuancés, face à ce merveilleux qui « n'est pas un concept », mais « un monde », selon les termes de conclusion d'André Vauchez.

C'est par les sources avant tout que l'historien du XX^e siècle peut appréhender le merveilleux médiéval. Or se pose aussitôt la question de la typologie : si l'on a pu auparavant établir une distinction entre *miraculum*, *magicum*, *mirabilia* ou *prodigium*, chaque étude montre ici combien les frontières entre ces termes sont floues. *Miraculum* signifie généralement un fait dont Dieu est l'agent ; or Philippe Contamine rappelle que la levée du siège d'Orléans en 1429 grâce à Jeanne d'Arc fut perçue par ses contemporains comme un miracle... de même qu'en 1914, on parla du « miracle de la Marne » : ne serait-ce pas alors un simple abus de langage ? *Mirabilia* fait allusion aux phénomènes naturels extraordinaires ; or *miraculum* prend parfois le même sens lorsqu'il est employé à la manière antique. *Magicum* enfin désigne les faits dont l'agent est le diable ; mais comment savoir qui est à l'origine des prodiges rapportés par Jean de Morigny ? La Sainte Vierge l'a gratifié de plusieurs apparitions ; pourtant l'Université de Paris le condamne en 1323 pour œuvre de magie. Le sous-titre que donne Sylvie Barnay à son étude est très significatif : « Magie ou miracle de la vision mariale ? ». Il semble alors nécessaire de se contenter d'une typologie moins précise, distinguant les faits naturels des formes reconnues du surnaturel et de celles qui, ne l'étant pas, sont suspectes et suscitent l'étonnement. À cette difficulté s'en ajoute une autre : merveilleux et réalité forment un tout que l'on ne peut considérer séparément. L'étude de Christophe Picard sur les récits de navigation chez les auteurs musulmans en offre un bon exemple : des monstres marins terrifiants y côtoient des renseignements utiles sur l'art de naviguer. Anita Guerreau-Jalabert souligne le même aspect lorsqu'elle évoque des fées à la fois extraordinaires et réelles. Enfin l'iconographie n'est pas négligeable ; sans offrir nécessairement une image achéiropoïète, dont l'origine même est merveilleuse, telle que le *Volto santo* de Lucques étudié par Jean-Claude Schmitt, elle peut sous-tendre une démonstration, par exemple celle qu'expose Hélène Millet, où le Grand Schisme est comparé par Eustache Deschamps à un monstre prodigieux. Elle peut servir à la médiatisation d'un événement, tel que la météorite d'Ensisheim, évoquée par Odile Kammerer. Elle peut enfin conserver le souvenir de miracles ; c'est

le cas des *Chroniques de Hainaut*, présentées par Christiane Raynaud. Les pouvoirs de l'image n'étaient pas ignorés au Moyen Âge; le mérite de ces études est d'en tenir compte.

Plus intéressant encore est l'examen du rôle du merveilleux dans la société médiévale. La prégnance du surnaturel semble totale, du simple particulier aux institutions politiques ou religieuses, du domaine physique aux aspirations les plus spirituelles. Le saint exerce avant tout le pouvoir d'intercesseur, puisque Dieu le choisit pour intermédiaire : Denise Aigle le montre pour l'Islam, Charles Vulliez dans l'Orléanais, Gérard Veyssière en Provence et C. Raynaud pour le Hainaut. Ce rôle de médiateur explique l'importance accordée aux reliques, qui entraîne d'ailleurs des changements dans l'architecture religieuse dès le haut Moyen Âge, comme l'explique Alain Dierkens. C'est cette vénération qui, devenant excessive en Orient, conduit à une réaction iconoclaste au VIII^e siècle, évoquée par Marie-France Auzépy. Le merveilleux, quant à lui, répond au besoin de savoir des individus; c'est dans cet esprit que sont écrits les récits de voyages, que Sébastien Brant exploite la chute de la météorite d'Ensisheim ou que Gervais de Tilbury, présenté par Annie Duchesne, compose ses *Otia imperialia* pour Othon IV de Brunswick. Mais le miracle ne satisfait pas pour autant la curiosité; il suscite l'étonnement, parfois l'angoisse; d'où l'effort d'interprétation des contemporains, qui confère parfois au surnaturel une fonction de légitimation : le miracle asseoit avant tout le pouvoir du saint, mais il peut aussi légitimer un pouvoir politique : les *Chroniques de Hainaut* par exemple, réalisées à la demande de Philippe le Bon, justifient la *translatio imperii* des mondes païens à l'Europe chrétienne et mettent en valeur la Lotharingie, qui sut en bénéficier la première, et la famille de saints dont le duc est issu. Cette légitimation peut encore être celle du rôle de l'aristocratie face à celui des clercs, comme le montre la littérature chevaleresque étudiée par A. Guerreau-Jalabert.

L'ouvrage est enfin remarquable par la façon dont le Moyen Âge n'est plus présenté comme un bloc ingénu et crédule... Il faut désormais apporter des nuances selon les époques, les lieux ou les personnes. Certes, l'homme médiéval ne pouvait pas échapper au miracle, mais il n'était pas pour autant tenu de le considérer systématiquement comme un fait réel. Ce n'est qu'à grand peine que des théologiens comme saint Augustin se rallièrent à la croyance des miracles lors de la *translatio* des reliques. Bien des études présentées ici montrent que, dès les origines, ce fut surtout l'Église la plus prudente et la plus lente à accréditer les faits merveilleux, à tel point que le pape Innocent III se réserva au début du XIII^e siècle le pouvoir de canoniser les saints. En outre, l'attitude des fidèles évolua tout au long de ces dix siècles : s'ils firent preuve au V^e siècle d'un surnaturalisme sans faille, comme le montre A. Dierkens, à partir du X^e siècle l'élite cultivée adopta un esprit plus critique dont témoigne bientôt saint Anselme. Peu à peu, la distinction se dessina plus clairement entre miracle et merveille. Le point d'orgue de cette évolution fut en quelque sorte la méthode scolastique et la critique rationaliste des miracles au XIII^e siècle, sous l'influence de saint Thomas d'Aquin; Alain Boureau montre que la sphère du miraculeux fut ainsi limitée aux œuvres de Dieu, excluant tout ce qui était contre nature. Mais le miracle ne disparaissait pas pour autant, puisque les stigmates de saint François d'Assise, nés de son mysticisme, affirmaient plus encore le pouvoir de l'amour divin. Enfin la critique de certains ne portait pas sur la véra-

cités des faits, mais sur leur interprétation : à l'angoisse, ils préféreraient l'optimisme. L'exemple de Sébastien Brant est intéressant, qui vit dans l'événement d'Ensisheim un avertissement pour éviter les malheurs. La croyance au merveilleux exclut ici celle au déterminisme. Mais le cas le plus beau est celui d'Hildegarde de Bingen, présenté par Laurence Moulinier : contrairement à l'opinion courante, elle vit la baleine comme un monstre, certes, mais garant de l'équilibre de la création et manifeste de la puissance divine.

En abordant le merveilleux comme un monde riche et complexe et en analysant son impact sur la société médiévale, cet ouvrage constitue ainsi une belle contribution à l'histoire des cultures, plurielles, du Moyen Âge. [Isabelle AUZET.]

— Claudia OPITZ, Hedwig RÖCKELEIN, Gabriela SIGNORI et Guy P. MARCHAL publient les seize contributions présentées au colloque de Lucerne (27-29 mars 1992), qui avait pour objet le culte de la Vierge envisagé sous l'angle de l'histoire sociale (X^e-XVIII^e siècle) : *Maria in der Welt, Marienverehrung im Kontext der Sozialgeschichte, 10.-18. Jahrhundert* (Zürich : Chronos Verlag, 1993 ; in-8°, 340 pages, ill. [*Clio Lucernensis, Veröffentlichungen des Lehrstuhls für allgemeine und Schweizer Geschichte Luzern*, 2]). Le but avoué était de confronter, autour d'un thème riche et passionnant (« les métamorphoses d'une sainte »), les recherches menées dans des pays, des périodes et des disciplines différents. Il faut toutefois avertir le lecteur que le contexte demeure pour l'essentiel celui des pays germaniques à la fin du Moyen Âge.

La première partie (« Images de la Vierge et vie de la Vierge ») intéresse d'abord l'histoire de l'art. Avec la représentation de l'Annonciation, la « visualisation » du texte dans l'image évolue avec le rapport qu'entretient la Vierge avec la divinité. Ainsi en est-il du rôle de l'archange, partagé entre ses fonctions de messenger et de médiateur. Le poème en l'honneur de la Vierge du Pseudo-Gottfried de Strasbourg, diverses Vies de la Vierge en latin et en allemand conduisent ensuite à l'histoire littéraire. Comme de nombreuses prières, ces œuvres, évoquant surtout la vie de Jésus, montrent la Vierge participant de sa divinité. D'autres images et d'autres textes soulignent enfin le lien entre Marie et les arts libéraux ; on s'interrogera pourtant ici sur son rôle véritable dans la démarcation de la théologie d'avec la « science ».

La seconde partie aborde une question propice au débat, celle de l'opposition entre Ève et Marie (« Les femmes en face ou contre Marie ? »). Bien sûr, la confrontation des thèmes artistiques et mariologiques est indispensable, comme le révèle l'étude de la fameuse porte de Bernward d'Hildesheim (terminée en 1015) : ici la « langue des images », en opposition à la théologie de l'époque, laisse apercevoir une Histoire sainte qualifiée de « *nichtandrozentrisch* ». En revanche, il est délicat de passer directement à l'examen de la représentation d'une Vierge à l'enfant de 1521 ; la grande subtilité des analyses n'est pas ici en cause, mais en iconographie un peu de chronologie évolutive est assurément indispensable. Une intéressante étude porte sur l'évolution des rôles dans le groupe formé par la Vierge, la Madeleine et saint Jean en Italie et dans le nord de l'Europe aux XIV^e-XV^e siècles. Marie est alors pleinement la Mère de Dieu, sans forces, vénérable et affligée, qu'entourent Madeleine la jeune bien-aimée (ou épouse) et surtout Jean, qui s'imposerait comme